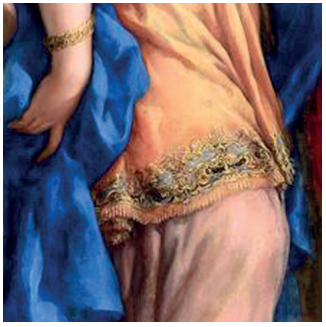
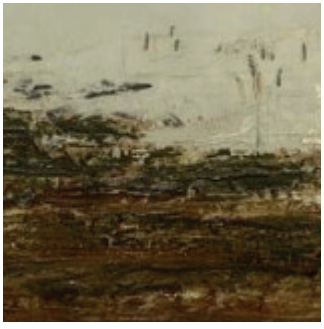
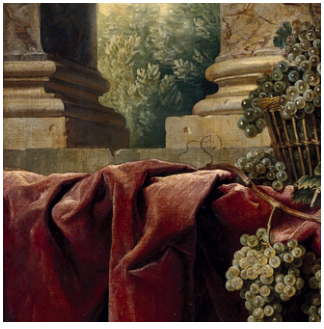
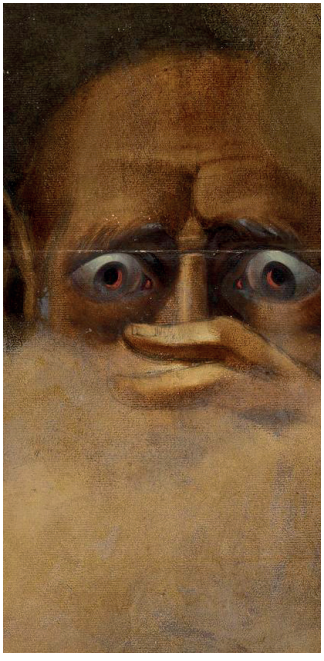
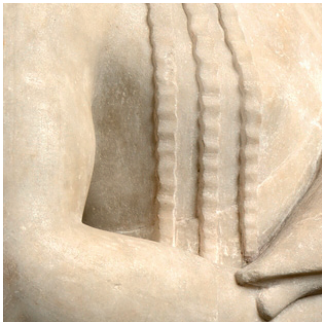


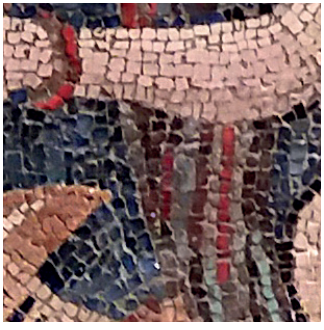




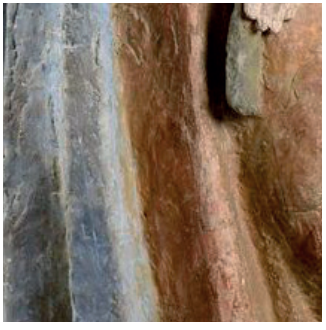


Annoncer la couleur









Dernières parutions

En partenariat avec le Musée des Beaux-Arts de Lyon : *Trames*, 2020.

En partenariat avec le Musée des Moulages de Lyon : *Réplique[s]*, 2019.

En partenariat avec le master « Livre d'Artiste » de l'Université de Saint-Étienne : *Objets pièges*, 2018 ; *Regards croisés – France/Royaume-Uni*, 2012 ;.

En partenariat avec l'École Émile Cohl : *La Femme fatale*, 2017 ; *Electromania*, 2016 ; *Hugo échos*, 2015.

Annoncer la couleur

Annoncer la couleur

Par la promotion 2020-2021
de la licence Lettres – Histoire de l'Art

Université Lyon 2
Faculté des Lettres, Sciences du langage et Arts

Remerciements

Aux étudiants et enseignants de troisième année de la licence
Lettres – Histoire de l'art de l'Université Lyon 2,

à toute l'équipe du Musée des Beaux-Arts de Lyon, et particulièrement à
Jean-Christophe Stuccilli, chargé des relations avec l'enseignement supérieur,

à la faculté LESLA (Lettres, Sciences du langage et Arts),

au service RIME de l'Université Lyon 2.

© Université Lyon 2, 2021.

© Lyon MBA – Photo Alain Basset pour l'ensemble des œuvres, à l'exception de la mosaïque « Néréide, Triton et monstre marin » (photo Marine Wisniewski).

Présentation

Chaque année, en fin de licence Lettres – Histoire de l'art, le stage « Projet collaboratif de médiation » invite les étudiants à mettre en œuvre les compétences acquises dans les deux disciplines au fil de leur formation. Conjuguant l'analyse de l'image et la création littéraire, ils conçoivent un ouvrage autour d'une sélection d'œuvres visuelles et le réalisent dans son intégralité (rédaction des textes, invention de la maquette, mise en page). Le projet éditorial, mené collectivement et soumis à des contraintes proches du milieu professionnel (planification, coût, partage et coordination du travail), associe formation et création, pratiques rédactionnelle et typographique, démarche de médiation et analyse documentaire.

Par le passé, les diverses collaborations ont conduit les étudiants à travailler avec leurs homologues de l'école Émile Cohl et du master « Livre d'Artiste » de l'Université de Saint-Étienne, ainsi qu'avec le Musée des Moulages et le Musée des Beaux-Arts de Lyon. Cette année, le projet s'est de nouveau appuyé sur des collections permanentes du MBA pour questionner le rapport entre mots et couleurs.

La flânerie intime autour des œuvres a guidé l'écriture, plus encore que la réflexion commune sur l'usage de la couleur (ou son absence) : les étudiants ont donné libre cours à leurs sensations, laissant affleurer les mots et s'esquisser les phrases, avant de mettre en scène leur déambulation, au gré d'un exigeant travail d'équipe. Le livre ainsi composé leur ressemble, qui mêle humour et gravité, inventivité débordante et observation minutieuse, liberté de ton et rigueur.

Juin 2021
Anne-Marie Mortier et Marine Wisniewski

À notre professeure Anne-Marie Mortier, qui nous a accompagnés tout au long de ces deux dernières années. C'est toujours de manière franche et avec un œil confiant qu'elle nous a guidés lors de ce projet, mettant en avant les qualités de chacun. Nous lui souhaitons une retraite pleine de couleurs !

Quatorze juillet : partout le bleu, le blanc, le rouge.
Divine, par gentillesse pour elles méprisées, s'habille
de toutes les autres couleurs.

Jean Genet,
Notre-Dame-des-Fleurs, 1943

Les couleurs sont folles, furieusement braques !
Elles se mésangent
Et se soulagent et se superpositionnent
Et se condimentationnent arc-en-cielement.
Ça vermillonne partout
Le rouge gorge le noir de son carmindigo
Et chauffe le violet qui fond et se guimauve
Et l'émerôde
L'émerôde autour des bleus
Qui se turquoisent
Et s'azurent et se grisent…
La terre fait des siennes
Et dérouille les embruns…
Le jaune se laisse aller

Marc Favreau,
Sol. L'univers est dans la pomme, 1978

« Et l'Homme donna des noms » (Gen. 2. 20), sans se soucier de donner des couleurs. De cette qualité toujours on accuse la contingence : qu'elle ne serviraient qu'à remplir la forme, à distraire les enfants, à décorer les intérieurs bourgeois. Qui se demande encore quelle est la couleur du cheval blanc d'Henri IV passera pour imbécile : nous n'avons pas besoin de la couleur pour reconnaître les choses. Des équations physiques à la Bible, le monde nécessaire s'écrit en noir et blanc. Mais Divine s'indigne, naïve, joyeuse, candide et pittoresque ; et Sol nous donne le la ; nous voilà déjà chantant. Comprend-on ? Comprenez-vous ? Mal ? Bon début.

Nommer les choses par la couleur – zinzolin, prasin. Ne pas désigner la chose par sa forme mais par sa couleur, c'est aussi ne pas la comprendre, risquer la contingence poétique. Voir n'est pas comprendre, nuance ! Car c'est bien de nuance dont il s'agit. La nuance au risque de la poésie : parlons d'une poétique de la couleur.

Jeter un mot dans la couleur, là du rouge, laisser la couleur de la chose influer sur la couleur nommée avant d'être vue. Je vois du rouge, j'entre dans le tableau, on me donne un nom – je vois du zinzolin.

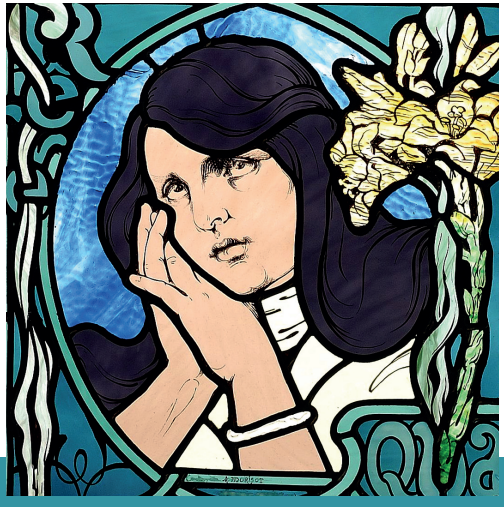
Ces couleurs ne se suivent pas : nous ne pouvons pas dégrader. Il ne s'agit pas de degré mais de nature : pas de continuité entre ces couleurs. S'agit-il encore seulement de nuance ?





C'est un matin de printemps : l'enfant s'endort sous le soleil. Bientôt, la nature se réveillera, on verra ressortir les bourgeons. Mais, en attendant, il faut éviter de froisser ses pétales, préserver un peu sa candeur, rester endormie tant qu'on le peut, avant de devoir se rappeler que le temps passe.

A l'ombre, la jeune fille en fleurs. Elle rougit de ses propres pensées, dans sa robe blanche, virginale ; elle lève les yeux vers le bleu du ciel d'été et lui adresse une prière, celle de pouvoir rêver encore un instant. Car, près d'elle, les fleurs commencent à prendre racine, il va falloir quitter le ciel pour poser les pieds sur terre.





C’est ça, la réalité ? Le ciel perd un peu de ses couleurs, mais les amours ont porté leurs fruits. Elle est bien réveillée, elle a troqué ses rêves et sa robe blanche contre des habits couleur de terre, mais dans ses bras elle tient une nouvelle lumière, qui réchauffe les coeurs et fait mûrir les fruits autour d’elle.

Sous ses voiles fins, on dirait qu’elle rêve encore, mais non : elle se souvient. Elle regarde en arrière, les sourcils froncés, dans l’attente du crépuscule qui se fait déjà voir derrière elle. C’est l’hiver, il a neigé, mais ses souvenirs ont le goût du soleil.





Près de la mort écrit : certitude, couleur.
Peut-on douter du rouge ?
Cuve de cuivre et vin vent veiné terrasses au centre
Vert. et toi ?
Tu n'étais pas blanche et noire plate. l'étais-tu ?
Tu n'étais pas découpée en rectangle dans le monde.

Jacques Roubaud, « La certitude et la couleur », *Quelque chose noir*

Был один рыжий человек, у которого не было глаз и ушей. У него не было и волос, так что рыжим его называли условно. Говорить он не мог, так как у него не было рта. Носа у него тоже не было. У него не было даже рук и ног. И живота у него не было, и спины у него не было, и хребта у него не было, и никаких внутренностей у него не было. Ничего не было! Так что непонятно, о ком идет речь.Уж лучше мы о нем не будем больше говорить.



Il était une fois un homme roux, qui n'avait ni yeux ni oreilles. Il n'avait non plus pas de cheveux, alors c'était par convention qu'on le disait roux. Il ne pouvait pas parler parce qu'il n'avait pas de bouche. Il n'avait pas de nez non plus. Il n'avait même pas de bras et ni de jambes. Et il n'avait pas non plus de ventre, ni de dos, ni de colonne vertébrale, ni d'entrailles. Il n'avait rien ! On ne sait donc pas de qui on parle. Peut-être vaudrait-il mieux ne pas en parler du tout.

Daniil Harms, *Cahier bleu n°10*

Funeste obscurité, pourquoi m'entoures-tu ? Tu m'enlaces comme pour faire ressortir mon crime, qui me ronge, qui me hante dans mes plus sombres cauchemars.

Dans cette noirceur, je me retrouve englouti, mon regard se perd cherchant désespérément une lumière salvatrice.

Mon seul réconfort se trouve en cette lueur ocre qui m'étreint, qui m'enlace, se voile, devient ma lueur d'espoir.



[…] un grand noir aussi lumière que les autres couleurs du tableau.

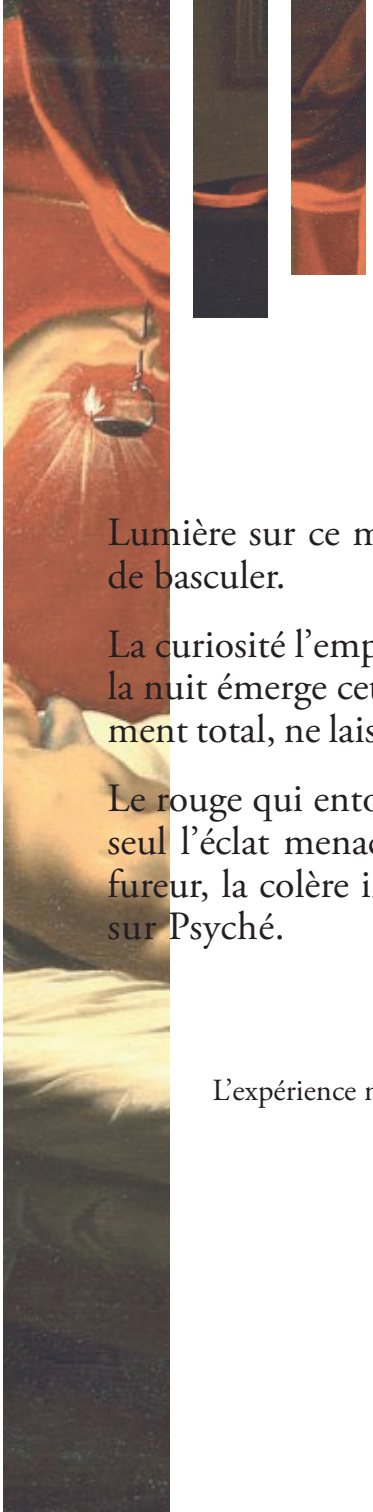
Henri Matisse,
Derrière le miroir, n° 1, décembre 1946



Le cœur a ses couleurs que la douleur ne connaît point.







Lumière sur ce moment suspendu, un instant avant de basculer.

La curiosité l'emporte, Psyché dérobe la flamme et de la nuit émerge cette scène : Cupidon, dans un apaisement total, ne laisse pas entrevoir le drame imminent.

Le rouge qui entoure la figure de l'Amour porte à lui seul l'éclat menaçant. La couleur flamboyante de la fureur, la colère incendiaire qui, bientôt, va s'abattre sur Psyché.

L'expérience nous enseigne que les couleurs font naître des états d'âme particuliers.

Goethe, *Le Traité des couleurs*



‘Til we found a sea of green
And we lived beneath the waves
In our yellow submarine

The Beatles, « Yellow Submarine »



I see a red door
And I want it painted black
No colors anymore
I want them to turn black

The Rolling Stones, « Paint it black »,
Aftermath

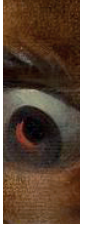


Sur l'ocre du papier je devine ta couleur.
À ta vue sur mon front perle un peu de sueur
Teintant ma peau d'albâtre d'un trait délicat,
Soulignant mon visage d'un étrange éclat.
Marion tu te tiens seule au milieu de la foule,
Danseuse immaculée emportée par la houle.
Ton dessin est mouvant imprécis et lointain,
La courbure de tes reins, la pâleur de tes seins,
S'offrent à mon regard par touches de couleurs.
Soudain le point se fixe et ta beauté affleure.
S'enfonçant dans les miens tes yeux me percent l'âme,
Le rouge, le jaune, le pourpre, m'emportent dans les flammes.
Lilas, soleil, grisaille, azur ou menthe fraîche ?
Impossible à décrire est ton regard revêche.
Mais déjà tu t'enfuis et acte ma défaite,
L'inspiration n'est plus, je pose ma palette.

Sa pupille est absente, et son iris absinthe
Sous ses gestes se teintent extases sous-jacentes

Serge Gainsbourg, « Variations sur Marilou », *L'Homme à tête de chou*





Du néant, des yeux de crapauds s'ouvrent et gobent en pleurant. Les doigts serpentent sur les pontons de brumes.

Une lueur au loin vous attire. Votre pas s'accélère. Brusquement, vous vous arrêtez net. Il n'est plus question d'avancer. Vous griffez l'air de vos ongles, vos mains glissent sur une surface huileuse.

L'image brunâtre vous poursuit doucement. Inexorablement. Vous tentez de hurler, de fuir la lueur embuée de volutes claires. Le silence vous saisit les pieds. Des milliers de tentacules visqueux râpent votre peau hérissée.

L'image vous fixe. Elle est devant vous. Un cri muet tord les ridules de son front. Le diablotin crève le ciel brun de ses oreilles aiguisées.

Ses doigts tremblants fourmillent, se pressent contre votre gorge d'un air désolé.

Vous observez une tache rouge craintive imprégner lentement le globe rond de ses orbites.

Elle brise votre corps et déchire ses bords.

Jamais vous ne pourrez vous en détourner.

Out, damned spot! out, I say! One;
two: why, then, 'tis time to do 't.
Hell is murky!

Shakespeare, *Macbeth*

Ce nuage là-bas
De qui enveloppe-t-il les larmes ?
Bashô

Je vous jure y a des paysages ça vous donne des envies de saccage
Ça sent le rien
L'air de rien
Couleur de rien
J'y vois rien
De haut en bas de loin en loin au lieu de voir un autre lieu
J'y vois rien que l'ivoire
Non : l'hiver
Mais pas l'hiver ivre, l'hiver véreux
L'hiver moi je m'y perds, je m'y perplexe
Comment ça a été fait cette histoire
On a jeté un ramassis d'herbes
L'étang, sans doute, s'étend
L'horizon si loin qu'on croirait qu'il est juste là
Mais plus j'avance et plus j'embourbe
Dans toute cette vase je tombe la tête dans les nuages
Et les nuages je vois tout de suite qu'ils savent pas se tenir
C'est pas des nuages qui se respectent ça
Ils s'embrouillent avec le soleil à lui tartiner la figure
Ils se laissent dégouliner, tout baveux de lumière
Et dans l'étrange étang, ils pissent leur fadeur





La venue de l'orage est toujours un évènement bouleversant pour l'univers. Les nuages s'amassent en une couverture menaçante. Les couleurs du monde changent, le ciel jaunit et la mer devient noire. Le silence se fait et le vent se lève. Les feuillages se meuvent, agités par les modifications atmosphériques. Les premiers grondements se font entendre dans le lointain. Ils annoncent le retour inlassable de l'apocalypse, qui s'achèvera avec le retour de la couleur au matin.

Ce soir le paysage semble s'être calqué sur son visage
Sombre, orageux, animé par une ire sans partage.
Ses émotions bruissent en lui comme le vent dans le feuillage.
Le ciel bruni inonde son regard de nuit.
Par les vagues noires qui s'écrasent contre la grève, son cœur est envahi.
Et moi, je guette visage et paysage en quête d'une accalmie.



Colorez-vous les uns les autres.

Alors que la lumière éventre le tableau, poussée à son extrême, noir incandescent, le bleu étouffe, geint. Dans une valse ondoyante, la couleur semble atteindre son apogée cauchemardesque. Comme une note sourde ou l'odeur piquante de l'herbe coupée : dans l'ambiguïté d'un cri chuchoté, se mêlent la violence du geste et la douce vibration bleutée.

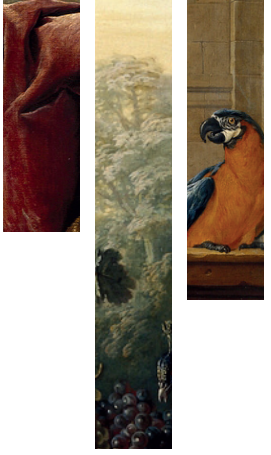




Il y a des éclairs poésie, des embrassements, des déchirements, des glissements, des envolées. Comment expliquer tout cela ; comment capter le vent et le soleil, le parfum et la nature, l'amour et la beauté ?

Gaston Criel, *Swing*





Un paon, paré de plumes majestueuses, était perché sur une balustrade pour cueillir de son bec des raisins débordant d'un panier tissé en bois. Au pied de cette balustrade était assis un singe qui n'avait qu'à tendre les bras pour cueillir les fruits attachés à une grappe pendante. Un ara aux couleurs flamboyantes les rejoignit et se posa à la droite du paon, qui mettait en valeur son plumage moiré. L'oiseau gourmand paradait :

— Je suis le soleil de ces lieux. Plus que les habits, j'en ai aussi l'esprit.

— Oh ! Vous en êtes donc le flambeau. Mais ne meurt-on pas d'ennui, dans la grisaille de ce morne palais ? Vous qui arborez tant de couleurs, ne pourriez-vous pas en répandre alentour ?

— Ne vous en faites point. Si je ne répands pas les couleurs, je les mets en lumière.

Son ombre lui fait une queue de paon qui ouvre et ferme ses yeux de soleil, selon que le vent agite leurs paupières, les feuilles.

Jules Renard, *Journal*

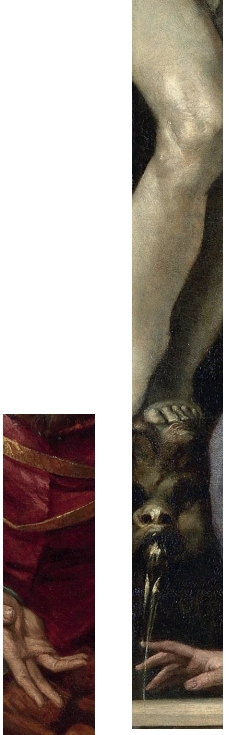


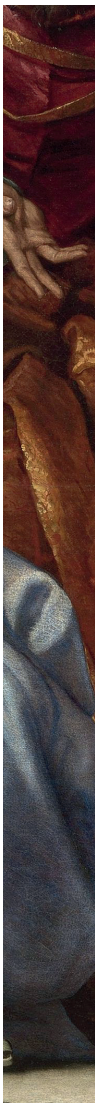
L’acanthe peut-elle suffire ?
« Vous le pensiez. »
Dérobée, dévoilée, échappée.

Qu’est-ce qu’une proposition ?
Les cheveux écorchés et la gorge roulante.
Ou peut-être :
le cœur gras et l’index fuyant.

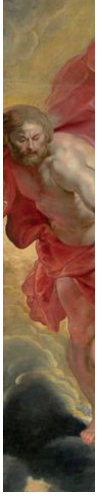
Faut-il s’en tenir au regard ?
Comme une lumière vide :
une note muette.

Le plaisir cafardeux d’un désir arpenteur,
la candeur de la brume dévoilée au matin,
écrasée par
un simple geste ?





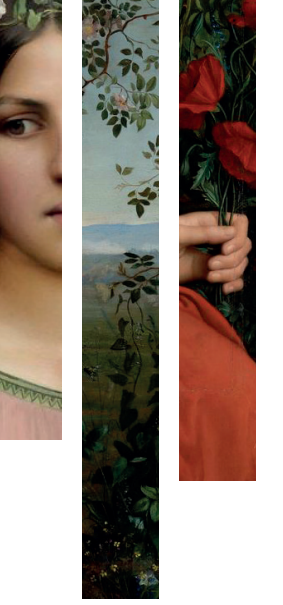




Cités ivres de sang, et encore altérées,
Qui avez soif de sang, et de sang enivrées,
Vous sentirez de Dieu l'épouvantable main :
Vos terres seront feu, et votre ciel d'airain.

Agrippa d'Aubigné, « Jugement », *Les Tragiques*





ἄνθε᾽ ἀμέργοισαν παῖδ᾽ ἄγαν ἀπάλαν
παυτοδάπαισ(ι) μεμ(ε)ιχμένα χροίαισιν
ὀφθάλμοις δὲ μέλαις
νύκτος ἄωρος

elle cueille des fleurs, enfant trop délicate
mêlée à toutes les couleurs
mais dans ses yeux noirs
c'est la nuit, le sommeil

Sappho, Fragments

Tu ne sembles appartenir à rien, toi qui n'es qu'une image : on te dirait presque découpée d'une page, et placée là, mise à l'écart de la danse, plantée au milieu du décor.
Dans tes yeux, je ne lis que l'oubli. Qui te fait attendre ici ?
Que cherchent tes yeux vagues, au loin ?
Pour qui sont les bouquets que tu tiens ?
On dirait que tu tends l'oreille. Alors, moi aussi, j'écoute.
Un chant s'élève, au loin, il remonte peu à peu, du fond du souvenir, le voilà — on l'entend.

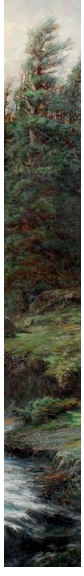
C'est la voix d'un autre temps, mais je la reconnais,
et toi aussi, sans doute. C'est la voix du printemps.
Printemps mélancolique, qui nous vient par fragments,
printemps où toutes les fleurs ont un parfum d'adieu.
C'est donc ça, ce qu'il y a dans tes yeux ?

Je vous ai apporté des couleurs parce que les fleurs c’est périssable.









Toutes les eaux sont couleur de noyade.
Emil Cioran, *Syllogismes de l'amertume*

Oh ! Voici le chemin pour le grand voyage. Ce paysage aux couleurs froides semble inhabité. Seul frémissement, le bruit de l'eau qui coule. Où va-t-elle ? Je ne le sais. C'est un chemin qui se déroule en suivant le cours de la vie. Même les sombres rochers qui s'y amoncèlent ne semblent pas pouvoir l'arrêter. L'horizon, quant à lui, est caché par le blanc lunaire de la brume se mêlant à la grisaille des nuages. Avec un peu de patience, l'obscurité du ciel menaçant laissera place au ciel d'un bleu cotonneux, que l'on peut déjà apercevoir par les éclaircies au-dessus de la montagne enneigée.

En vérité, ce lieu à l'apparence tranquille et sereine cache bien des secrets. Une vitalité sourde s'en dégage et résiste, impossible à figer dans le temps. Un petit animal pourrait surgir. Un cerf aux bois majestueux va-t-il sortir des épais sapins verts que l'on voit au loin et qui bruissent sans doute, eux aussi, d'une vie impalpable ?

Mais tu ne sais pas regarder. Alors écoute la montagne qui chante, les arbres qui s'agitent sous le vent et le bruissement de l'eau qui fait apparaître un vaisseau de lumière. Peut-être pourront-ils redonner formes et couleurs à ton imaginaire.



Nostalgie

Quand je regarde par ma petite fenêtre,
À travers ce mince carreau de lumière,
J'entrevois mon enfance défiler sous mon œil
Malicieux. Me revoilà quinze ans en arrière :
Journée ensoleillée, sous l'ombre d'un arbre,
Allongée, j'observe le ciel à travers ses feuilles
Couleur de jade, aux allures de nénuphars.
Le printemps me dévoile sa plus belle toile.





Je tresserai mes vers de verre et de verveine
Je tisserai ma rime au métier de la fée
Et trouvère du vent je verserai la vaine
Avoine verte de mes veines
Pour récolter la strophe et t'offrir ce trophée.

Louis Aragon, « La constellation », *Les Yeux d'Elsa*





L'arbre de Jessé

Un éclair argenté tombe du ciel
Porteur de la clarté providentielle
Nimbe transcendant et bleuté de grâce
L'azur céruléen laisse sa trace

L'arbre s'abreuve à la source de lumière
La sève bat dans ses branches séculaires
Étend ses racines originelles ivoire
Se déliant souplement et donnent à voir

Une cime-homme à la royauté flamboyante
Aux longs plis prasins feuillus de vitalité
L'arborescence dorée s'étend transparente

Ceinte d'or la mortalité ouvre à l'éternité
Par la lumière se transmettra la vitalité
Entre le sang clair et la sève de l'Arbre de Jessé

On avait bien inventé, pour me distraire les soirs où on me trouvait l'air trop malheureux, de me donner une lanterne magique, dont, en attendant l'heure du dîner, on coiffait ma lampe ; et, à l'instar des premiers architectes et maîtres verriers de l'âge gothique, elle substituait à l'opacité des murs d'impalpables irisations, de surnaturelles apparitions multicolores, où des légendes étaient dépeintes comme dans un vitrail vacillant et momentané.

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*

Avant de circuler de main en main, de la collection privée d'un vieux comte aux vitrines du musée, cette boîte a passé des centaines d'années sous la terre. Pourtant, elle n'a rien perdu de sa couleur : son verre opaque semble receler bien des mystères.

La légende raconte qu'elle contenait un précieux talisman, datant déjà de plusieurs siècles avant elle : un antique papyrus en avait gardé la trace. Des archéologues se penchaient sur la question depuis quelques dizaines d'années quand le pyxide fut découvert au milieu de vieilles ruines syriennes : il était le seul des objets retrouvés lors de cette fouille à avoir gardé ses couleurs, comme s'il avait aspiré celles des verreries autour de lui. Un journaliste dépêché sur place raconte que les habitants du village voisin s'étaient farouchement opposés à ce que les archéologues ouvrent la boîte, mais la curiosité scientifique avait pris le pas sur le respect des traditions, et le moins superstitieux d'entre eux, un jeune homme aux yeux bleus, s'était hâté de soulever le couvercle.

À peine l'avait-il entrouvert qu'en sortit un rai de lumière bleue. On raconte que l'archéologue, qui tenait son visage trop près du pyxide, se retourna après avoir brusquement refermé le couvercle.



Son regard était devenu sombre.
Ses yeux avaient perdu leur couleur bleue.

On s'empressa d'enfermer l'objet dans un coffre, puis on perdit peu à peu sa trace. On ne le retrouva qu'à la mort d'un collectionneur polonais. Mais au moment de la vente aux enchères, on s'aperçut que la boîte était vide. Personne ne sait vraiment où est passé tout le bleu conservé à l'intérieur.

Le musée a tout de même fait le choix de garder le couvercle fermé dans la vitrine.

Au cas où.





César – Ô Madame, comme cette couleur vous habille !
Ma belle reine au bleu roi, Ma Cléopâtre, je vous prie,
Montez, le peuple vous réclame.
Voyez, la place est vide et vous attend.
Voici le sceptre et la couronne, la gloire et la lumière.

Cléopâtre – Enfin ! Mon trône doré, mon piédestal rêvé !
Je monte une à une les marches qui nous séparent.
Sertissez moi d'or comme la pierre outremer.
Mon règne approche, il est là, au bout de ses doigts.

César – Votre main dans ma main,
Madame, vous êtes ici désormais reine.
Mon rouge primaire attendait pour sa cité
La fille des Lagides, aujourd'hui souveraine,
Cléopâtre, votre bleu éclate à mes pupilles et chasse la cyanosée.
Arsinoé dois-je vous le répéter ? Partez !

Arsinoé – C'est bon ! Voyez, je descends une à une les marches
Et quitte l'estrade et les jeux de rôles.
On me jette et me remplace comme une doublure inconsistante.
On se passe de ma réplique et on en préfère une autre.
Ma place encore chaude m'est volée
Et voilà qu'on crache sur mon étoffe !
Sachez que seule la lumière accroit l'éclat de vos parures.
Faites chatoyer vos costumes et vos titres,
Brillez au-devant de la scène, je vous applaudirai.

Cléopâtre – Que de médisances ma sœur !
Laissez là votre amertume, vous devez l'entendre :
Votre temps est fini,
Votre couleur a flétri,
César me veut près de lui.

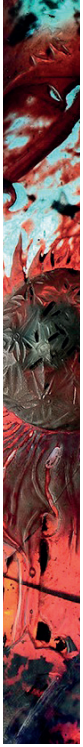
Arsinoé – Face à votre ambition dangereuse
Mon bleu cache un orage sourd.
Votre exubérance hurle à mes tympans,
Cléopâtre criarde, je crains votre fureur.
Artémis puisses-tu adoucir ma destinée !



La couleur, c’est l’opium du peuple.



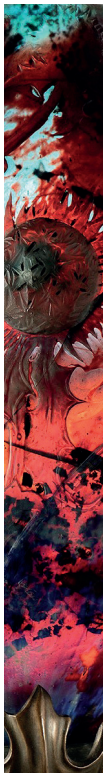




De violet et de rose, une nébuleuse se dessine fumeuse. Cette voie lactée embrasse de sa noirceur le magma ardent omniprésent pour ne laisser place qu'à une fleur, un chardon. Central, il règne. Fleur de soleil, ou astre sans lumière.

Haut dans le ciel bleu, tu domines ce spectacle, ce cataclysme écarlate.





Nankin rougeâtre

Origine : nuance assez répandue du Jaune Nankin. — Aquarelle : laque de Garance Capucine et Rouge Capucine. — Tirage : dégradation du Rouge Saturne.

Synonymes français : Rouge cuivré. Saumon cuivré. Fromage de Hollande. Buffle pâle.

Répertoire de couleurs pour aider à la détermination des couleurs des fleurs, des feuillages et des fruits





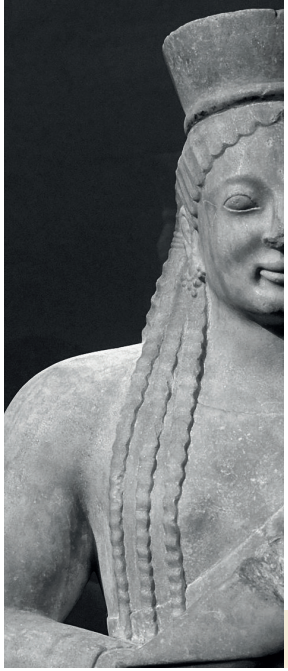
Ce soir
J'ouvre le carreau étoilé
Perséides, nuit en fête

On se cache derrière le plafond de lierre
Discrets, pour ne pas perturber le spectacle du ciel

Nuances nocturnes, tableau d'été
Le Noir profond devient Bleu
Par dripping de lumière Blanche
La voûte se brise et laisse
Lueurs et brillances percer le ciel

Les étoiles s'enroulent, filent et se dessinent
Un chemin nouveau pour chaque instant
Sauvages de toute trajectoire, elles dansent,
Vagabondes





Flamboyante, droite, colorée. L'image de ce qui devait être, mais qui n'est pas. Impossible concordance de la mort et de la réalité. Mais déjà la fuite des nuances, de la mémoire. Jusqu'au blanc — ou noir — un vide : le temps.



Jésus – M'man ? *Un temps.* M'man ? *Un temps*. M'man !

Marie – Arrête de te trémousser comme ça, tu vas glisser !

Jésus – M'man, ce monsieur derrière essaye de me toucher, j'ai peur M'man.

Marie – Va falloir t'y habituer, toute ta vie des lépreux essaieront de s'agripper à tes vêtements. Contente-toi de lui tourner le dos.

Jésus – C'est de l'œil que je tourne.

Marie – Doux Jésus !

Jésus – Je ne réponds plus de rien, même à vos mercis car je suis à la vôtre.

Un Ange – À la tienne, Jésus ! Transformant l'eau en vin, il a fait jaillir la couleur de la limpidité.

Le Ménestrel – *And you can tell everybody, this is your son…*

Marie – Parle-moi mon ange, dis-moi ce qui t'étourdit.

Jésus – Les couleurs, M'man, surtout les couleurs, bien trop brutales, surtout les dorures, surtout les écarlates. Et ce sol, et ces murs, et ces colonnes, et si je m'échappe je vois déjà que le ciel sera d'un impitoyable bleu. Je me sens comme Stendhal avant Stendhal. Ne m'en veux pas de froisser un peu ton col, tu es la seule blancheur que je puisse habiter.

Marie – Là mon enfant, là. *Le ménestrel donne le la*.

Jésus – Le do, maintenant. *Le ménestrel joue Do, do, l'enfant do*.

Marie – C'est mieux ?

Jésus – Maman j'ai toujours peur de ce monde où tout m'adore et m'enlumine, on est comme en cage sous ces arcades, on est comme coincés entre deux miroirs qui multiplient leurs cadres à l'infini, ces rinceaux, ces bucranes, j'ai peur de ne jamais pouvoir m'éclipser, j'ai peur que le noir n'existe pas, j'ai peur que ces couleurs ne soient jamais voilées.

Marie – Que vas-tu chercher là, bien sûr que le noir existe. Les volets pour voiler, tu ne les vois pas – sinon ils ne seraient pas très utiles. Mais ne t'en fais pas : de nos couleurs, de nos lumières, de nos profondeurs cavalières, ils rappelleront la surface.

Le Ménestrel – *En attendant, je chante.*








— Il est venu le temps des cathédrales, des édifices dentelés.
Naïve sainte carminée, portant le bleu d'azur,
Pourquoi refuses-tu,
La blancheur éternelle et antique
De ceux qui t'entourent ?
— Car j'aime à briller dans les ténèbres.
N'y a-t-il point d'antithèse, face aux grâces du passé ?
— Pourquoi ne pas parler d'anathème ?
Et cet air concerné, peut-il dire autre chose que ta solitude ?
— La solitude choisie n'en est pas une, peut-être.





[…] nous étions ivres de poésie et d'amour. Amour, hélas ! Des formes vagues, des teintes roses et bleues, des fantômes métaphysiques !

Gérard de Nerval, « Sylvie », *Les Filles du feu*


Claude Monet 1903



Est-ce vraiment Londres que j'aperçois ? Son *fog* gris et pluvieux semble s'être transformé en coton pastel. *Washed out*. Un jour doux se lève, sur une ville encore déserte. Les *buildings* perdent de leur froideur. Londres nous apparaît comme un rêve, le pastel suggère une nouvelle perspective.

Que va nous apporter cette douce lumière ?

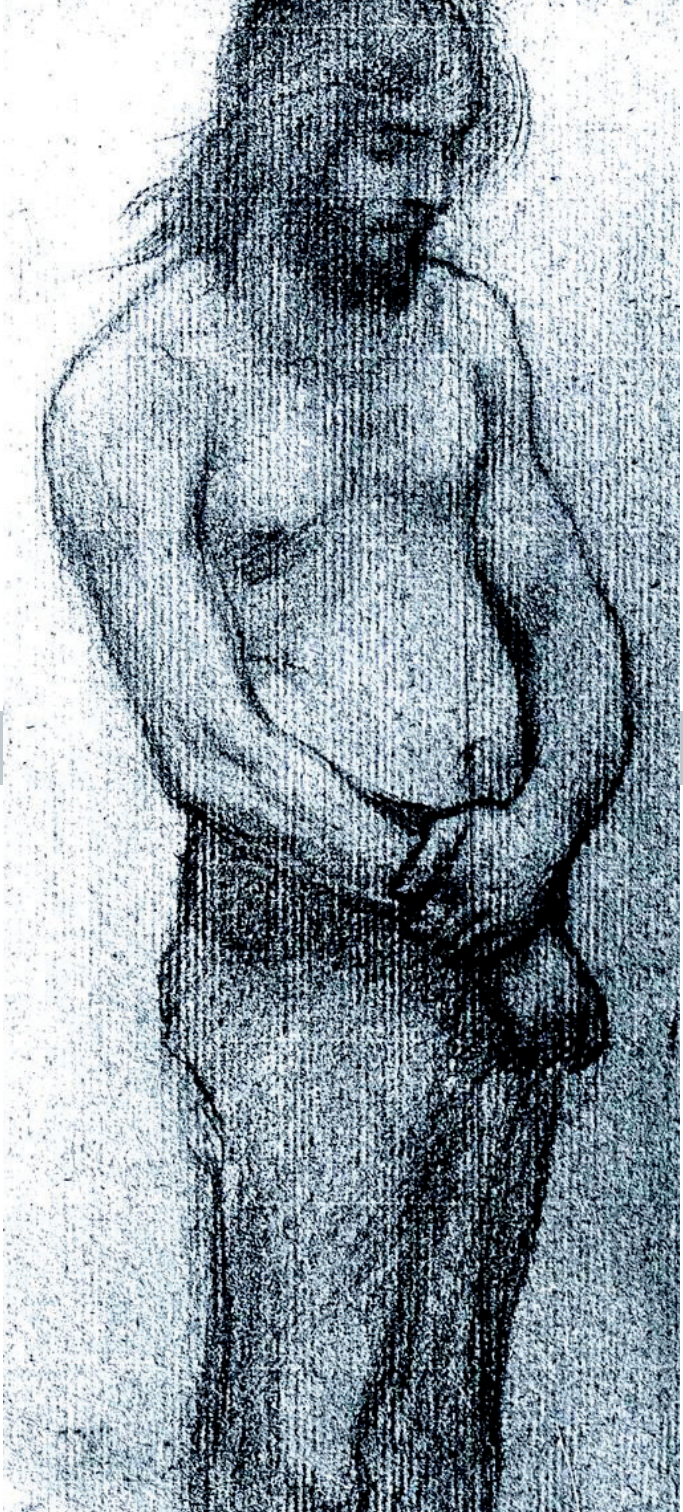
Le crépuscule commença à balayer la mer.
Et le ciel, lentement se décolora.

Marguerite Duras, *Moderato Cantabile*

Il se tient debout, les mains rassemblées sur son sexe. Le silence l'enveloppe par petites touches bleues. Sa barbe épaisse obscurcit ses joues et ses cheveux parsèment sa tête en une pluie d'herbes asséchées. Ses mains sont fortes, comme creusées dans la roche. Des cicatrices crayonnées griffent sa peau. Ses yeux se baissent humblement sur sa poitrine nue d'homme, sur son ventre pesant d'homme. Il attend que l'artiste termine. Le silence pénètre la feuille de sa nuée sombre. Les coups portés par la pointe du crayon ont été violents et précis. Il ne reste plus de couleur.

Seule l'apparence brute trône, abritant des ombres vaporeuses.

Soudain, ses yeux fermés s'éclairent.



Sa gravité s’envole.

Il ne pensait à rien.

Épilogue

L'émergence des couleurs

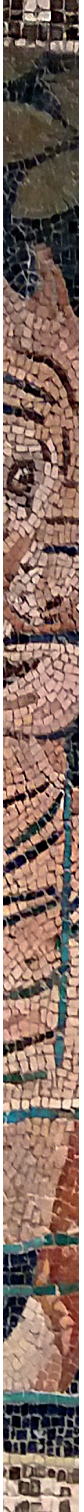
C'était comme une chute immobile et sans fin, dans un néant qui engloutit son propre vide pour le répandre dans une immensité jamais satisfaite de ténèbres. C'était le hurlement muet et sans larme de l'abandon, de l'étouffement, de la noyade. La terreur pure de l'écrasement et de l'oubli. La perte. Des autres, de soi, de tout. L'éloignement, vertigineux et sans retour. Où l'on n'est même plus un souvenir. Où l'on n'est même plus une pensée. L'Anéantissement. Plus de sensation corporelle. De respiration. De battement de cœur. Plus de son ni d'odeur. Plus de mots. Plus de lumière. Plus de noirceur ou de blancheur. Ni d'images ou de couleurs. Le deuil minéral. Cette stase de l'impossible recroquevillement d'un corps sans substance, d'un esprit vaporisé. C'est la solitude sauvage.

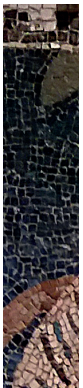
Au-delà de l'obscurité complète, de l'horizon de la blancheur. Sans bouche ni pores de la peau pour la boire, ou de vue pour la voir, la possibilité du bleu, la transhumance du vert, l'aube orangée ; l'émergence du pigment, le nuage vaporeux de la couleur.

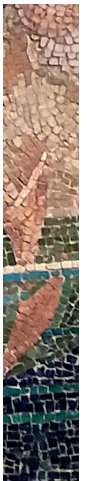
À la voracité du vide, fit place la surface plane de la toile d'un tableau où je peignis les couleurs qui me vinrent à l'esprit. Je ne savais pas ce que j'étais. Je pressentais simplement qu'il fallait peindre et que je savais comment m'y prendre. L'idée du jaune le plus angoissant qui fût m'avait traversé l'esprit. Une sorte de blanc jaunâtre très lumineux qui me dégoûta et m'effraya tout uniment.

C'était beaucoup trop intense pour ce que ma conscience balbutiante était capable de supporter. Je percevais en 'moi' une étendue assez vaste de tons et de teintes où pouvoir me réfugier. Je ne sais plus, du tracé vertical ou horizontal, lequel me revint en premier, mais je sais que le petit point bleu les avait précédés. Cette gouttelette de peinture qui est à la fois tracé minuscule et agrégat sensuel de pigments pâteux, fins et délicats, dont je croyais avoir le secret et la fierté. Des trainées, des champs de pollen. Le pistil des fleurs. Leurs pétales et leur vol onduleux. Les oiseaux, les papillons. Je n'en savais pas les noms mais je m'enivrais de leurs mouvements, leur rythme coordonné en touches, en volutes juxtaposées sur un fond uni, que j'avais étalé en larges bandes horizontales qui ne se devinaient plus.

Des paysages sont nés et même des pays, je crois.







L'artiste est assis. Entouré de centaines de morceaux de couleurs. Ce sont des petits cailloux verts, bleus, rouges ou blancs soigneusement sélectionnés. Les uns sans les autres, ces carrés ne sont rien de plus que des touches de couleur brute. C'est leur agencement avisé qui permet de créer. Sous la main de l'artiste les éclats verts se changent en végétation ou en écailles de monstre, les bleus en gouttes d'eau ou en fragments de ciel, les rouges en étoffe somptueuse, les blancs et les beiges donnent vie aux créatures mythologiques.

Le mosaïste, comme un fabuleux magicien, ordonne aux couleurs de créer jusqu'aux monstres marins.



Table des textes et des illustrations

Présentation		7
Prologue – Et l'homme donna des noms…	Mathieu Flamens	10
Œuvres du Musée des Beaux-Arts de Lyon :	*Vues par :*	
Auguste Morizot, *Les Quatre Âges* (vitrail, 1904)	Anna Carvin	12
Stèle de Ptahmès (Égypte, Thèbes (?), Nouvel Empire, fin de la XVIIIe dynastie, vers 1400 avant J.-C.)	Mélodie Normand	14
Adriaen von der Cabel, *Nature morte* (vers 1700)	Anna Carvin	16
Jusepe de Ribera, *Le Repentir de Saint-Pierre* (XVIIe siècle)	Mallory Siffredi	18
Simon Vouet, *Psyché et l'Amour* (vers 1650)	Pauline Domas	22
Gérard David, *La Lignée de Sainte Anne* (vers 1500)	Clara Forest	24
Bolesław Biegas, *Le Rêve de Dieu* (1905)	Clara Forest	25
Louis Janmot, *L'Infini* (fusain, milieu du XIXe siècle)	Ambre Joulie	26
Tête de diable (crayon graphite et gouache sur papier, XIXe siècle)	Nina Rochette	28
David Girin, *Ciel sur la Dombes* (XIXe siècle)	Mathieu Flamens	30
Théodore Gudin, *Coup de vent dans la vallée d'Arques, effet du soir* (1827)	Clara Forest	32
Gustave Courbet, *La vague* (1870)	Mélodie Normand	36
Alexandre François Desportes, *Nature morte au paon* (1714)	Ludivine Bogo	38
Véronèse, *Bethsabée au bain* (vers 1575)	Mélodie Normand	40

Rubens, *Saint Dominique et Saint François préservant le monde de la colère du Christ* (1620)	Marion Croizat	42
Louis Janmot, *Fleur des champs* (1845)	Anna Carvin	44
Leberecht Lortet, *La Grande Meije* (1873)	Ludivine Bogo	48
Kenzan Ogata, plateau de printemps (céramique, Kyoto, XVIIe siècle)	Mallory Siffredi	50
Carreau hexagonal (céramique, Perse, XVe siècle)	Marion Croizat	52
Roi de l'Arbre de Jessé, vitrail (vers 1145)	Marion Croizat	54
Pyxide (Syrie ou Italie, Ier siècle après J.-C.)	Anna Carvin	56
Pierre de Cortone, *César remet Cléopâtre sur le trône d'Égypte* (vers 1637)	Hannah Starck	58
Émile Gallé, vase orné de chardons (vers 1900)	Ambre Joulie	62
Étoile à décor floral (carreau de revêtement, Iran, fin du XIIIe siècle)	Hannah Starck	64
Koré (marbre autrefois polychrome, Grèce, Athènes, vers 540 avant J.-C.)	Mélodie Normand	66
Quentin Metsys, *Vierge à l'enfant* (vers 1509)	Mathieu Flamens	68
Antoine Bourdelle, *Sainte Barbe* (1916)	Ambre Joulie	70
Carreau de revêtement (Istanbul, Mosquée d'Eyüp, vers 1580)	Anna Carvin	72
Claude Monet, *Charing Cross Bridge, la Tamise* (1903)	Pauline Domas	74
Pierre Puvis de Chavannes, *Homme, torse nu* (1881)	Nina Rochette	76
Épilogue – L'émergence des couleurs	Fabrice Liévin-Carmignac	80
Néréide, Triton et monstre marin (mosaïque en *opus vermiculatum*, Empire romain, IIe siècle avant J.-C.)	Clara Forest	82

Cet ouvrage a été composé par les étudiants de 3e année de la licence Lettres – Histoire de l'art de l'Université Lyon 2, sous la responsabilité de leurs enseignantes Anne-Marie Mortier et Marine Wisniewski : Ludivine Bogo – Anna Carvin – Marion Croizat – Pauline Domas – Mathieu Flamens – Clara Forest – Ambre Joulie – Fabrice Liévin-Carmignac – Mélodie Normand – Nina Rochette – Mallory Siffredi – Hannah Starck.

Achevé d'imprimer par le service RIME de l'Université Lyon 2
en juin 2021





« L'artiste est assis. Entouré de centaines de morceaux de couleurs. Ce sont des petits cailloux verts, bleus, rouges ou blancs soigneusement sélectionnés. Les uns sans les autres, ces carrés ne sont rien de plus que des touches de couleur brute. »

Un noir profond qui fait jaillir la lumière (Le repentir de Saint Pierre, J. de Ribeira), la finesse d'une dentelle faussement blanche (Bethsabée au bain, Véronèse), le regard rouge et troublant d'inquiétude d'une Tête de diable (anonyme)… A travers une sélection d'œuvres du Musée des Beaux-Arts de Lyon, les étudiants de la licence Lettres – Histoire de l'art célèbrent la couleur dans tous ses états : de peintures en objets d'art, leur textes nous « content » la couleur qui fait naître formes, mouvements ou sensations. Et si, individuellement, les nuances restent insaisissables, de leur voisinage fabuleux surgit le projet de l'artiste.

ANNONCER LA COULEUR
Ludivine Bogo, Anna Carvin, Marion Croizat, Pauline Domas, Mathieu Flamens, Clara Forest, Ambre Joulie, Fabrice Liévin-Carmignac, Mélodie Normand, Nina Rochette, Mallory Siffredi, Hannah Starck

2021 Université Lyon 2